

la page blanche 39 mai 2007

valentin est puni
parce que
il a pointé sa maîtresse
avec ses deux doigts comme un pistolet
il a du recopier
je ne menace pas ma maîtresse
et il a compris
que si c'était un vrai
il aurait pu tirer
valentin est puni
parce qu'il aurait pu
tirer sur sa maîtresse
c'est ce que lui a dit
sa maîtresse
et j'ai halluciné
devant tant de bêtise
valentin aurait pu
tirer
si ses deux doigts avaient été
un pistolet
valentin est puni

je me suis coupé comme un con
en coupant du chou
à l'index
et maintenant quand j'écris mes conneries
(tiens, ben vautier sera content : je vais les lui envoyer par mail
il aimait bien ça)
chaque fois que je tape un n ou un u ou un h ou quelques autres lettres
ça me fait mal
saloperie de chou chinois
et pendant ce temps
un soldat ricain
a violé une fille de quatorze ans et massacré sa famille
dans je sais pas quel pays
il a été condamné
à cent ans de prison
et son complice
à quatre-vingt ans
et ses autres complices
n'ont pas encore été jugés
et avec un coupe-ongle
je découpe les bouts de peau tout secs
sur les bords de la plaie

j'ai la trouille d'avoir mal
mais non
dans les pyrénées orientales
un jeune homme de dix neuf ans
a égorgé un jeune homme de dix sept ans
ou alors l'inverse
et puis s'est livré aux gendarmes
il était bourré
mon doigt me fait moins mal
et à midi je vais manger seul
pour la première fois depuis des semaines

sur l'écran de télé
au bureau de tabac
il y avait un message de la française des jeux :
maîtrisez votre consommation de jeux
n'empruntez jamais pour jouer
j'ai trouvé ça extrêmement angoissant
et dans le même temps
une vieille
tapait deux euros à une copine à elle
ou à une voisine je ne sais pas

pour acheter son journal
dans lequel elle lira
des faits-divers atroces
et la rubrique nécrologique
pendant ce temps
un rottweiler s'échappe de son enclos ouvert – le type le répareit
et mord un enfant de quatre ans à la tête
l'enfant ne meurt pas
et le chien est enfermé dans un chenil
en attendant une décision de justice
et pendant ce temps
un activiste écologiste anglais pense
qu'un gorille en bonne santé mérite plus d'égard
qu'un enfant malformé
la bourse monte et descend
selon le pays
selon les moments

Christophe Siébert

Notre manière de penser nous donne des coordonnées qui assurent notre stabilité, mais qui limitent aussi notre vision sur le monde. C'est une manière de penser analytique, qui va de causalité en causalité, en amputant, par cette succession, la perception de l'ensemble. Elle nous donne un sentiment de vérité en falsifiant amplement, dans le même temps, la réalité.

Voici un exemple. Si quelque chose ne va pas, si quelque chose manque, notre manière de penser nous enseigne un remède très simple: il suffit d'ajouter ce qu'il faut pour combler le défaut. Une fois adjointe la partie en moins, tout arrivera à bien marcher. Vu comme ça, le problème est construit dans sa linéarité et, une fois le moins repéré, tout va pour le mieux... La pensée se fait, de cette manière, de plus et de moins, en un mot, d'arithmétique...

La réalité est pourtant différente : le détail, le fragment, la partie ne suffisent pas; ou, plus exactement, ne sont pas la seule chose qui compte dans la structure d'une personnalité, d'un groupe social unitaire, etc.

Nous arrivons comme ça à reconnaître l'existence d'un au-delà. Pas de mystique ici. On découvre simplement que dans le cas des systèmes complexes les détails sont « montés » dans une structure générale; que si cette structure discrète disparaît le tout se transforme en un amas de matériaux de construction qui n'avaient pas leur place dans le bâtiment.

Pour l'individu et pour les groupes sociaux cet arrière-plan est indispensable. S'il faut lui donner un nom, disons que celui là peut être, par exemple, celui de conduite. C'est la conduite qui donne la valeur d'une personne, d'un groupe humain. C'est aussi la conduite qui donne de la valeur à un groupe humain. La conduite c'est la force d'organiser, de mettre à sa place ce qui autrement n'est que quelque chose sans signification. Déterminée par son amplitude, par sa présence.

C'est la même chose pour la personnalité littéraire ou dans la tenue des groupes littéraires. Les connaisseurs perçoivent ces absences ou ces présences sans tarder. On voit aussi les variations de la force de conduite : quelques fois elle est forte, quelques fois elle est affaiblie... Pour la littérature c'est important, parce que cela lui permet la manifestation et même les évolutions des talents artistiques. On a des personnes qui ne sont pas dépourvues de certaines qualités (d'expression, d'invention etc.) qui ne deviennent jamais des écrivains. On en a d'autres qui se dévoilent d'un coup, comme une fleur qui s'ouvre lentement grâce à la manière d'accélérer la vitesse du film. On a des groupes littéraires qui ont une signification majeure et d'autres, avec des participants non moins importants qui ne deviennent rien ou deviennent même des freins aux évolutions. Bien sûr, la conduite littéraire n'est pas la même chose que la conduite des hommes dans leur vie de tous les jours, mais c'est la même capacité de structurer, de construire. On sent sa présence presque de la même manière. Et, surtout, son absence...

Constantin Pricop

la page blanche 39 **p03 simple poème** Le bordel quotidien par Christophe Siébert
p04 éditorial L'ensemble et le détail par Constantin Pricop
p05 poète de service Christophe Siébert **p26 moment critique** Primo Levi et Auschwitz par Marcos Winocur + Neruda et Juan Ramón - Tous deux avaient raison par Marcos Winocur + Pauvre Umberto Eco par Marcos Winocur **p32 notes de lecture** Zazie, le retour par Blandine Longre + Et la sorcière fut... ou l'histoire d'une attaque en règle et de ses résurgences par Blandine Longre
p36 atelier de traduction Capitaine Voronine par Sarah P. Struve **p38 poètes du monde** DADA vit @u MoMA de New York par Valery Oïsteanu **p41 séquence** Po... par Pierre Lamarque
p42 non poésie du monde Communiqué de la Maison des écrivains **p43 e-poésies** Ophélie Jaësan + Paul Couedel + Denis Heudre + Ahmed Berrouho

poète de service Christophe Siébert

j'ouvre les yeux
j'ai dix-sept ans
demain j'ai cours
il fait nuit
les chiffres rouges de mon radio-réveil indiquent qu'il est deux heures du matin et dix-sept minutes
ma mère gueule dans le salon
elle fait chier putain
la lumière rouge du radio réveil me blesse les yeux
je me lève dans à peu près quatre heures et demi
je n'entends pas ce qu'elle gueule
elle gueule à un niveau juste assez bas pour être inaudible à travers la porte de ma chambre et celle de la salle à manger mais juste assez fort pour que les bribes de mots m'empêchent de dormir
 salope
putain de salope
putain de putain de salope de merde de conasse

je vois rouge
je fous un grand coup de poing dans le mur
aïïïe putain
merde
ho
silence
des pas
je me retourne côté mur
elle ouvre la porte
christophe ?
je réponds pas
elle ferme la porte
elle repart
ça fait des élancements de ma main putain
au salon ça repart
un peu moins fort
j'attends que ma main se calme

j'essaie de fermer les yeux
inutile putain
j'ai des envies de meurtre
attendre qu'elle s'endorme cette pute
et aller lui péter le crâne avec un marteau
et terminé
se coucher
et dormir
je ferme les yeux
j'essaie de me laisser aller
un bruit plus sourd j'ouvre les yeux elle gueule un peu plus fort elle vient de taper sur la
table elle recommence
CONNASSE
merde j'ai gueulé à voix haute
elle a pas entendu
ça me fait pas de bien du tout ça me soulage pas
je me retourne dos au mur
lumière rouge du radio réveil
deux heures trente huit
silence au salon
elle se sert surement à boire
ça repart
je ferme les yeux
j'essaie d'échapper au brouhaha
je sens l'agressivité et la haine dans sa voix même si les mots sont inaudibles
j'attends
j'ai sommeil
j'arrive même pas à fermer les yeux
j'attends
je me cale sur le dos
je soupire
je remue nerveusement des pieds
je tourne la tête vers le rouge
trois heures une
je me tourne vers le mur
je ferme les yeux
silence au salon
ça m'arrache à la torpeur
ah
la salope a terminé
bruit de pas glissants qui montent l'escalier
pause hésitation
pas lourd d'un mec bourré épuisé et triste
mon père passe devant ma porte
je l'entends buter contre un mur
porte qui s'ouvre porte qui se ferme silence

je souris
bon
c'est enfin terminé
je me tourne encore vers le radio réveil
trois heures seize
il me reste un peu plus de trois heures de sommeil
je ferme les yeux
fait chier
comme j'aimerais la tuer maintenant tout de suite
comme ça serait bon
de sentir son crâne qui arrête l'impact du marteau et qui se brise
de voir la cervelle plein le canapé
de voir son sang gicler sur mon bras
ho putain ça serait bon de te crever salope
comment ça serait bon ouais
mes yeux se ferment tout seul
je savoure le silence
je me laisse aller au sommeil
pourquoi je pense à ça
je sais pas

au moins j'ai obtenu que cette connasse me laisse me laver tout seul
ses mains sur ma peau
de quoi gerber
ses mains de pute qui enduisent le gant de savon et qui passent le gant sur mon corps
qui me lavent le visage
qui me lavent la bite et les couilles et le cul
putain tu veux pas me nettoyer le cul avec ta langue aussi salope ?
et tout ça pour quoi ?
tout ça pour quoi sale pute de merde ?
parce que je suis trop petit pour me laver tout seul ?
merde
tu crois quoi
que je vais me noyer
connasse
c'est ce que tu m'as dit connasse et tu me l'as dit en chialant parce que je voulais plus
sentir tes sales mains sèches de pute frigide et sans amour sur la peau de mes couilles
merde
la scène que tu m'as fait d'abord me traiter d'ingrat
putain pourquoi je repense à tout ça moi je suis con ou quoi c'est insupportablement chiant
de penser tout le temps à ça
la scène que tu m'as fait connasse

et tu n'aimes que les douches mon bébé tu répétais
tu n'aimes pas les bains tu m'as toujours dit
putain il pleut
putain c'est mercredi elle m'aura acheté le dernier numéro de télérama
et blam un grand coup de pied dans les ovaires
ah putain la voir pliée en deux par terre tordue de douleur à se tortiller en gémissant
ah putain le pied
j'aurais envie de recommencer c'est sur de massacrer sa chatte frigide à coups de pied à
en avoir mal aux chevilles
ah putain quelle jouissance
et toi tu pleurais comme une connoise pendant que j'essayais de pas péter les plombs que
j'essayai de t'expliquer que je préférerais prendre des bains tout seul pour mon intimité
et j'ai bien vu ton regard
j'ai bien vu ce que tu as compris dans ta pauvre tête de connoise à la ramasse
t'as pleuré pour esquiver mais j'ai bien vu ce que tu pensais pauvre pute ravagée du cer-
veau
j'ai trouvé une serviette éponge sous mon oreiller
le soir même
pour le cas où
où quoi connoise ? des non-dits encore
et tu m'as dit que c'était normal que tout le monde en avait une que même papa en avait
une
papa en a une ah ouais
ah bon
ça veut que que t'étais pas foutue de lui donner envie de baiser tu veux dire que le tabas-
ser tous les soirs ça lui donnait pas la trique à papa et qu'il fallait qu'il se branle et quoi toi
à côté qui lisais femme actuelle ou télé poche c'est ça e paf quand il a fini il tire la serviette
éponge de sous l'oreiller il essuie le foutre sur son ventre sur sa main sur le bout de sa
queue qui ne bande pas pour toi il plie la serviette pour pas qu'elle tache l'oreiller il la range
il dit bonne nuit d'une voix un peu lassée il te demande s'il peut éteindre de son côté et
c'est les mêmes phrases la même boucle depuis dix ans ou depuis plus et pendant qu'il
s'endort avec sa bite détendue toi tu continue à tourner les pages de femme actuelle ou de
télé poche shliip shliip et il commence à ronfler
c'est ça ?
et c'est lui aussi qui lit union ?
et ce magazine porno allemand avec des hermaphrodites c'est qui qui le lisait de vous
deux celui-là hein ?
me branler
putain mais c'est pas pour me branler dans mon bain que je putain
putain mais
oulà mais je pète les plombs moi à partir en boucle comme ça
merde en plus je marmonne merde
me branler dans mon bain putain
j'ai juste envie de me laver les couilles sans ton aide
du calme putain
respire

je prends des inspirations
je transpire
il pleut dehors
j'ai trop chaud sous la couette
ça sent la sueur
la lumière est grise

la route nationale numéro 113 joint un petit village et une petite ville
c'est une route à deux voies
elle traverse la campagne pendant six kilomètres et sur cette distance il y a un seul croisement et un seul virage important
c'est sur cette route que je me suis fait tripoter à trois heures et demi du matin par un mec bourré alors que je faisais du stop
dans la voiture y'avait deux mecs et deux nanas et en rentrant je me suis masturbé en imaginant que c'est la nana qui me tripotait
je me trouve à quatre kilomètres environ de la petite ville il fait nuit noire mes yeux sont habitués à l'obscurité
la route est bordée de part et d'autre d'un bas-côté où pousse de l'herbe et au-delà du bas-côté il y a des peupliers plantés à intervalle réguliers et au-delà des peupliers les vignes à perte de vue
la lune éclaire vivement les vignes
la lumière de la lune est très blanche
elle est arrêtée par le rideau d'arbres et la route est plongée dans le noir
en pleine journée le soleil se diffuse par intermittence entre les arbres
ça donne sur la route une tache d'ombre alternée avec une tache de lumière
une tache d'ombre
une tache de lumière
une tache d'ombre
une tache de lumière
ainsi pendant six kilomètres et tout en marchant dans la nuit je me demande combien de taches de chaque catégorie s'alternent sur la totalité de la nationale
je marche depuis quarante-cinq minutes sans avoir croisé aucune voiture
il n'y a aucun bruit hormis le bruit que je fais en marchant et en vivant
je suis debout
je respire
j'avance
j'aime ça
il fait chaud
j'imagine la chaleur comme du cellophane qui m'emballa
ma peau respire difficilement
cette sensation est agréable
j'aperçois à quelques mètres une masse sur le bas-côté

la silhouette d'un animal allongé
un chien
immobile
j'arrive à sa hauteur
il est couché sur le flanc son dos tourné vers la route
sa gueule ouverte en direction des vignes
il est mort
je ne vois aucune blessure ni aucune trace de sang
il ne respire pas
la lune se reflète dans ses yeux vitreux
je m'accroupis
c'est un objet désormais
cette pensée me trouble
je touche son flanc en plaquant ma paume contre ses poils
il ne respire pas
il est chaud
ses poils sont secs et morts
je touche l'herbe de la même manière
l'herbe est chaude
je touche la route
la route est chaude
toutes les choses sont chaudes
je ne suis pas chaud de la même manière
je touche de nouveau le flanc du chien
il ne réagit pas
je pince sa peau
il ne tréaille pas
il ne grogne pas
je touche un de ses crocs
il est chaud comme le chien comme l'herbe comme la route
je le secoue un peu
le chien ne réagit pas
le chien ne me mord pas
la tête accompagne le mouvement du croc que ma main secoue
je touche sa langue
sa langue est chaude
sa langue est sèche
il ne me mord pas
je pose le bout de l'index à la surface de son oeil
j'ai un frisson d'écoeurement
la surface de l'œil est pareille à un insecte mort
il ne ferme pas la paupière
il n'aboie pas
je retire le doigt
je caresse son crane
il s'en fiche

je lui gratte la nuque
il s'en fiche
je le gratte sous le menton
d'un coup je me sens ridicule
je me relève
je me remets en route
j'ôte la poussière de mes genoux
je porte la main à mes narines
je na renifle
ma main pue le chien sale

en sixième j'étais puceau
en cinquième j'étais puceau
en quatrième j'étais puceau
bon pourquoi je pars dans cette liste moi
je suis allongé sur le ventre
ça me rappelle la sixième justement
quand je me masturbais en me frottant contre le lit dans un mouchoir
j'étais allongé sur le ventre
les mains en cloche autour de mon pénis et un mouchoir dans lequel j'éjaculais
enfin j'éjaculais pas grand chose il me semble
c'est ma salope de mère qui m'a appris à me branler
souvenir bizarre
je ne sais plus trop de quoi on parlait
et elle m'explique ça
si je sais
j'étais sur le vélo d'appartement
j'étais souvent sur ce vélo
c'est l'autre pute qui l'avait achetée
pour maigrir tu parles
arrête de picoler comme un trou connasse si tu veux maigrir
sors un peu de chez toi
sinon dans douze ans tu seras une outre bouffie et répugnante
bon là je triche
puisque je suis douze ans plus
et que j'ai vu cette pauvre femme
il y a à peine quelques jours pour cramer
pardon incinérer
mon père
d'ailleurs ça fera l'objet du volume deux de mon cul poésie moch
deux jours passés avec ma mère
pauvre vieille que je ne hais même plus

que je ne peux même pas mépriser
grosse vache au regard de dingue
entourée de connes
ouais arrête de picoler connasse
sinon tu verras
et ce vélo d'appartement c'est moi qui m'en sert
juste de fauteuil
j'y ai lu oliver twist en chialant et en pédalant
et là on parlait de touche pipi et de jouer au docteur
et elle me disait que je n'avais jamais joué au docteur
en réponse à ma question
et là elle m'explique ça
comment se masturber
elle prends son doigt pour exemple et elle fait le geste
j'ai eu envie de lui demander de me le montrer sur moi
j'ai commencé à fantasmer là-dessus la nuit suivante
et qu'elle me montre avec sa bouche
d'y repenser maintenant
eurk
merde ça me fait débander
j'étais puceau en cinquième et j'en pouvais plus
une nuit après avoir éjaculé
j'ai juré par le fromage contenu dans mon mouchoir
dans mon souvenir
le sperme avait à cette époque la consistance du yaourt ou du lait caillé
on appelait ça fromage
j'ai juré

PAR MON SPERME POURRI
JE JURE DE NE PLUS ETRE PUCEAU AVANT LA FIN DE L'ANNEE
JE LE JURE MON DIEU SUR MON SPERME POURRI

quelque chose comme ça
sperme pourri je suis certain d'avoir prononcé ça
et j'ai roulé le mouchoir et je l'ai planqué sous le lit
et ça n'a rien changé
un jour j'ai trouvé un livre à la bibliothèque un livre d'emmanuelle arsan
mais je me souviens plus du titre un truc du genre la châtelaine je crois
mercredi six décembre deux mille cinq dix heures quarante quatre
recherche google emmanuelle arsan bibliographie
http://fr.wikipedia.org/wiki/Emmanuelle_Arsan
Une nuit (Sainte louve) - Paris, Pierre Belfond, 352 p. 1983
voilà je suis certain qu'il s'agit de ce titre-là
et dans ce livre un personnage se masturbait comme moi je le faisais
en se frottant contre le sol et ça m'a donné envie de recommencer
c'était pas efficace

depuis que j'ai découvert qu'on pouvait se branler
j'ai jamais pu me frotter à nouveau
c'est bizarre
ma salope de mère
qui fait aller et venir sa main le long de son doigt
et moi qui ressent un trouble
comme la fois sur son lit
où on est collé pour faire un calin
et je ne sais pas
son décolleté baille beaucoup
et elle frotte sa jambe gainée d'un collant brun contre moi
je sens un trouble encore une fois
je préfère aller dans ma chambre à moi
me masturber en pensant à autre chose
mais cette image que je ne peux pas oublier vient parasiter mes fantasmes
il est quatre heure du matin
au moment où j'écris ça je viens de baiser une fois et demi dans la baignoire
un premier orgasme et beaucoup de mal pour un second
la fille que j'aime a joui une deuxième fois en se godant avec un flacon de biseptine
elle s'est excitée en me regardant me branler
il est dix heures cinquante huit quand j'écris ça
ce que j'ai vécu une demi heure avant
ce que j'ai vécu environ quinze ans auparavant
et ressassé en quatre vingt dix sept
moi j'ai essayé de me masturber et de lui donner une éjaculation faciale
mais nada
elle m'a aidé en me suçant
mais nada
et il a fallu qu'elle se prépare pour aller bosser
pas de bol
il est quatre heures du matin
et j'entends les premiers bruits de la rue

je suis torse nu
j'ai le vent de l'après-midi qui souffle doucement contre ma peau
je suis maigre
je suis accoudé à la balustrade de mon balcon
mon balcon surplombe la terrasse d'un restaurant chinois
avec ma langue et en chassant l'air de mon palais je provoque une succion au niveau de
ma gencive
ça aspire du sang tiède et tant que je continue le sang tiède me remplit la bouche et j'aime
bien ça

en bas la serveuse passe en tenant un plateau
cette histoire de sang ça me rappelle la fois où
mon premier amour
non mon deuxième
m'a annoncé qu'elle sortait avec un ami à moi et m'a foutu à la porte
avec tact et c'était pas agréable ce tact
j'avais du sang plein la bouche
c'était un quartier pavillonnaire
j'ai craché un long cracha rouge
en espérant je ne sais quoi
après j'avais un peu honte
et je suis rentré chez mes parents
dégoûté
sur le plateau il y a quatre tasses dans deux des tasses du café noir et dans deux autres
du café crème et ça me rappelle ce dessin qui représente des cercles concentriques et il
faut deviner qu'il s'agit d'un mexicain qui fait la sieste ou une connerie comme ça je ne me
souviens plus très bien
je résiste à l'impulsion de cracher mon sang dans les tasses
je résiste à l'impulsion de laisser glisser ma bague de mon doigt
je résiste à l'impulsion de me jeter en bas pas du tout par goût du suicide d'ailleurs
à la place j'avale mon sang et j'aime ça
je passe la langue sur mes dents pour nettoyer tout trace éventuelle
j'entre puis je ressors
je m'accoude de la même manière que l'instant d'avant
je regarde passer les gens
il fait trop chaud et très lumineux
j'écoute le bruit que font les gens
j' imagine que je laisse tomber ma bague
j' imagine que je la regarde tomber pendant une seconde et puis elle touche le sol en tintant
un peu et elle rebondit et elle roule
j'ignore que dans quelques mois mon père mourra et qu'à cette occasion je retrouverai
dans un grenier plein de poussière un journal intime vieux de huit ans que je ne me souve-
nais pas avoir écrit
je descends la chercher mais elle n'y est plus
je suis catastrophé d'une certaine façon
et content
mais ça n'existe pas
tout ça

un jour mon chat a fait une connerie
je sais plus bien laquelle j'étais petit moi
lui aussi était petit

il était petit et noir et il était planqué dans l'angle entre le frigo blanc et la porte marron clair
ma mère était accroupie comme un chat prêt à attaquer
elle avait sa chaussure à talon haut à la main
c'est ce qui la différenciait d'un chat qui attaque
(ce matin je viens à quatre reprises en moins de deux heures de nettoyer de la merde et de la pisser et il commence à me brouter ce bébé chien il serait tant qu'il apprenne)
le petit chat il n'en menait pas large face à l'énorme salope
qui le surclassait de plusieurs dizaines de kilos
il savait peut-être qu'il avait fait une connerie
en tout cas il savait qu'il fallait se planquer
(mon bébé chien est puni derrière le canapé il attend peut-être si s'est endormi va savoir)
il était hérissé
les yeux brillants de terreur
ma mère excédée de ne pas pouvoir l'atteindre
faut dire qu'il était bien retranché
(moi tout à l'heure j'ai tiré le bébé chien par la queue pour lui foutre son museau dans la pisser et le mettre dehors)
(faut dire qu'il le sait quand il fait une connerie il le sait puisqu'il se planque direct)
(ce qui est drôle c'est que l'endroit où il dort l'endroit où il se cache l'endroit où il est puni c'est le même)
alors ma mère lui a balancé la chaussure à talon haut dans la gueule
joli coup de fusil fiston
il s'est pris le talon en plein sur la truffe et il a saigné
dans le même instant il s'est conchié de peur
et il s'est barré
ma mère l'a chopé
ridicule comme elle courrait pieds nus
oui parce qu'elle avait l'autre chaussure à la main au cas où
mais c'était pas la peine
elle a chopé le petit chat
qui avait laissé une piste de trace de merde et de gouttelettes de sang
et ma mère l'a bien fracassé
histoire de lui faire passer l'envie de chier sous lui
elle lui a tellement fait passer l'envie
que de peur il s'est chié sous lui
ah bon
bin oui
un jour ma mère crèvera
(bon pas de chance je sais maintenant que c'est mon père qui est mort en premier)
(non pas de chance)
je suppose qu'il serait justice que ce jour là j'aïlle chier sur sa tombe
(le chien ne sort pas on dirait qu'il s'est endormi)
le chat est mort entre mes bras
d'abord il a eu un problème
je ne sais plus trop lequel
un genre d'infection des reins

il chiait des cailloux et ça lui faisait super mal
c'était un petit chat noir pas tellement heureux dans la vie
il se faisait souvent tabasser
il s'est trainé partout en miaulant
il cherchait quelque chose peut-être le bon endroit pour mourir
ou alors il nous cherchait nous
moi je me souviens j'étais assis par terre et mes parents à table
et on regardait sacrée soirée
donc
mon petit chat est mort un mercredi soir entre vingt heures trente et vingt-deux heures
trente
le véto nous avait dit
l'anesthésie générale c'est pas bon pour les petits chats
une chance sur deux qu'il crève du choc postopératoire
il s'est trainé sous la télé
il a miaulé bizarrement le son s'est mélangé à la voix de jean-pierre foucault
je l'ai tenu dans mes bras
mes parents autour de moi paraissaient très grands
le chat très petit très léger a miaulé encore un coup et il est mort paf
il est d'un coup devenu autre chose qu'un chat un objet quelque chose une chose
que je ne caresserai plus
il avait les yeux ouverts la gueule ouverte les dents jaunes et inutiles
figé
j'ai pleuré
mes parents l'ont mis dans un sac poubelle
et on n'en a plus parlé
(lugan dort sur le dos il est enfin calme)
(tristan mange chez un copain)
(moi je suis tout seul et j'ai faim)
ma mère est dans mes bras sa mère à elle vient de mourir et moi je m'en contrefous
(des années plus tard j'apprends que sa mère n'est pas morte que son père n'est pas son
père et qu'elle - par contre - est toujours aussi conne et folle et dérisoire et rien de tout ça
n'est réellement une surprise)
elle ne verra pas sa mère elle ne l'entertera pas c'est trop loin trop compliqué trop bordéli-
que
c'est trop tard et elle est triste et pas moi
j'attends juste que la corvée d'avoir sur mon épaule son visage puant et gluant de larmes
et de fond de teint et d'haleine chargée au richard
s'arrête
je sais pas quoi faire de mes mains je sais pas quoi faire de mon envie de rire
je n'irai pas à son enterrement moi
même si elle mourrait à cent mètres de chez moi elle crèvera seule
pourquoi faire y aller
voir mon père malheureux
rien à foutre
(en plus maintenant que mon père est mort qui voir à ce putain d'enterrement

personne)quoi faire à part constater que ma mère personne ne l'a aimé et qu'il n'y a personne à part quelques employés municipaux nécessaires
penser au prix du billet de train pour rentrer chez moi

y'avait des skins quand j'étais petit
enfin plus que maintenant en tout cas
et ils laissaient de purs graffitis pleins de haine
genre les arabes on va vous défoncez la gueule
y'en avait un surtout
au cap d'agde
grav ou marqué je ne sais plus sur un des rochers qui longent les quais de port richelieu
un bien plein de rage
que je voyais tous les jours en allant à la salle de jeu
et j'ai toujours eu envie de marquer un truc du genre

ALLEZ VENEZ LES SKINS
VENEZ ME DEFONCER LE CUL
JE VOUS ATTENDS

et marquer mon adresse
et attendre chez moi

à cette époque j'avais aussi envie de prendre le bateau à fond transparent
de faire la ballade jusqu'à fort brescou
un ancien baignade
de visiter et d'y rester
et d'y rester pour toujours
mais je ne marquais rien
je ne partais pas mourir à fort brescou
j'allais dépenser des sous à la salle de jeu
et je rentrais à l'heure pour manger

non mais t'imagines
le pur fantasme
le pied
ils viennent
à trois heures du mat et mes parents se doutent de rien
ils dorment et ronflent bourrés
ils sont sept ou huit
cagoules barres de fer
énervés et bourrés eux aussi
ils fracassent la porte

ils me la foutent bien profond la barre de fer
bien profond ho oui
et après c'est le tour de mes parents
aaah ouiiiiiii
panique
ils ne pigent rien juste qu'ils en prennent plein la gueule et qu'ils vont mourir
(et ma mère qui a peur des arabes cogneurs de retraités et de gitans voleurs de voitures
de tous ces métèques qu'elle appellent niakoué sans distinction ma mère qui finit crevée
par des blancs des bien blancs qui vont la violer par tous les trous avant et la traiter de sale
yougo c'est bien c'est bien c'est bien c'est très bien ça)
le pied, le vrai pied
et moi la tête défoncée du sang partout le cul en étoile de mer je perds pas une miette du
spectacle ho non
mon père égorgé le cul débordant de sperme
un beau sourire kabyle
et il se vide de son sang
tiens un peu comme la trachéo qu'il ne pourra pas subir quelques années plus tard à cause
de sa trop grosse tumeur
FUMER TUE
ma mère violée par huit skins
qui la traitent de grosse de moche de sale étrangère
qui la lui mettent bien dans la chatte le cul la bouche
ma mère couverte de sperme de skin
et moi le cul déchiré la gueule fracassée
et on meurt tous dans les flammes de l'appart

maman pourquoi tu m'empêches de voir des films pornos
parce que l'amour c'est pas la pornographie c'est ça
parce que la pornographie c'est sale et qu'il faut me protéger de ce qui est sale c'est ça
hein maman c'est ça
mais alors pourquoi papa et toi vous en louez tous les samedis soir au vidéoclub
hein maman
et pourquoi papa et toi vous baisez pas hein maman explique moi
pourquoi maman quand tu es saoule tu me dis que papa il arrive pas à te faire jouir
hein maman
là je n'ai plus besoin d'être protégé hein maman explique moi
maman pourquoi pendant si longtemps tu m'as torché le cul au lieu de me laisser face à
ma propre merde
la merde c'est sale et je veux protéger mon bébé de tout ce qui est sale
la merde ça pue
la merde c'est caca et mon bébé n'a pas à supporter ça
la rue c'est dangereux tu peux te faire écraser

jamais tu sortiras tout seul non jamais
et même à l'école je t'accompagnerai
si les autres gosses se foutent de ta gueule je te dirai qu'ils sont jaloux parce qu'ils n'ont
pas de maman pour les accompagner
et moi je te croirai connasse
moi je croirai tes mensonges tellement j'aurai le cerveau lavé
et toi papa quand je te dirai ça les yeux brillant d'amour pour maman qui est si intelligente
toi papa ta réaction ça sera de tousoter
tousoter chez toi c'est un peu comme hurler chez les autres
ou casser des vitrines
hein papa toi t'es pas d'accord alors tu tousotes
et moi je suis supposé comprendre connard comprendre dans quel camp tu es
et moi jusqu'à dix sept je sortirai pas seul et j'aurai peur
des voitures
des gens
des filles
de tout
du danger
du non danger
de tout j'aurai peur de tout connasse
parce que tu veux me protéger
me protéger de quoi connasse
ah oui c'est vrai
ton père est mort écrasé par un chauffard bourré
ah oui je me souviens maintenant avoir eu pitié de tes larmes
l'eau c'est dangereux mon bébé tu peux te noyer
le sport c'est dangereux mon bébé tu peux te blesser
tu n'iras pas à la piscine mon chéri ne t'inquiète pas
je te ferai un mot maman dira que tu es malade
tu n'apprendras pas à faire du vélo mon chéri ne t'inquiète pas
ni à grimper à la corde
ne t'inquiète pas mon chéri maman ne les laissera pas te faire ça
bien sûr quand tu seras grand tu ne sauras pas nager
et tu auras le vertige quand il faudra changer une ampoule
bien sûr quand tu seras grand
tu ne sauras rien faire et tu auras peur de tout
bien sûr tu seras tellement largué que tu resteras puceau jusqu'à vingt-cinq ans
mais c'est pas grave mon bébé le sexe c'est pas pour toi
le sexe c'est plein de dangers mon bébé et je veux pas te voir souffrir
je préfèrerai mourir plutôt que te voir souffrir mon doux mon joli bébé
reste avec maman plutôt
moi je t'aime et je te ferais une tarte aux pommes
tu aimes ça la tarte aux pommes hein mon bébé hein mon chéri
tu veux un verre de chocolat froid avec ta tarte aux pommes mon chéri
tu m'entends mon bébé
mais qu'est-ce que tu fais mon chéri

hein qu'est-ce que tu fais
raconte-tout à maman
un gentil bébé ça n'a pas de secret pour sa maman
ce que je fais
ce que je fais connasse
je compte les jours voilà ce que je fais
voilà ce que je fais connasse
je compte les jours avant l'arrivée du danger
je compte les jours avant la liberté
voilà ce que je fais
voilà ce que je fais connasse
je compte les jours sale connasse de merde au cerveau pourri par l'amour et l'alcool
tu sais quoi connasse
moi aussi je bois maintenant
je m'y suis mis finalement
je bois pour salir mon cerveau que tu as si bien nettoyé
je bois et je danse maman
je drague et même je baise
l'autre soir j'ai slammé
maman
y'avais personne pour me protéger
maman
juste des bras entre moi et le sol et j'ai eu peur et c'était bien et je suis pas tombé
protège-moi maman
protège-moi maman
protège-moi maman
protège-moi maman
maman j'ai peur des filles
maman j'aimerais baiser
maman j'aimerais bien être aimé
maman protège-moi
maman apprend-moi
à plus avoir envie des filles
maman protège-moi
maman reste avec moi
toute ma vie maman
s'il te plaît maman
protège-moi maman
c'est ça que t'aimerais entendre
hein
C'EST CA QUE T'AIMERAIS ENTENDRE
SALOPE
protège-moi maman
et nous serions heureux
et tu serais heureuse
SALOPE

heureuse
de me garder dans ma chambre
dans mon petit lit
de me faire à manger
de me nourrir
une cuillère pour
SALOPE
une cuillère pour
CONNASSE
tu serais heureuse
de m'acheter ce qu'il me faut
de me faire des gentils cadeaux
et tu le sais ce que j'aime
et tu le sais ce qui me fait plaisir
et ce dont j'ai besoin
une maman ça connaît tout de son bébé
SALOPE
tu le sais ce que je pense tout au fond
tu la connais mon envie de presser ton cou
de faire sauter tes yeux de leurs orbites
de dévisser ta tête des épaules
tu le sais que je rêve de te voir crever
SALOPE
tu dois le savoir aussi alors que je te hais
maman j'ai fini
maman vient me torcher
maman vient essuyer ma merde
tu aimes faire ça pas vrai
tu aimes bien essuyer ma merde pas vrai
tu aimes ça pas vrai
je le sais que tu aimes ça
je le sais tu aimes ça parce que tu sais que tant que je sais pas me torcher
je ne saurais rien
tu aimes me torcher parce que tu sais que tant que je ne maîtriserais pas ma propre merde
je ne maîtriserais rien de ma vie
tu as envie de faire ça
toute ta vie pas vrai
cinquante ans de merde
cinquante ans de soumission
frotter mon cul plein de merde et laver mon cerveau en même temps
rendre mon cul merdeux tout propre et mon cerveau tout propre
maman j'ai fini
viens m'essuyer mon cul merdeux
maman j'ai fini
viens nettoyer mes pensées merdeuses
maman j'ai fini

viens me montrer que mon cul t'appartient
viens me montrer que ma merde est à toi
viens me montrer que tu me possèdes
viens me nettoyer
maman
viens me rhabiller
maman
viens me ranger dans ma chambre
le cul tout propre
très très tard je me suis torché tout seul
avant j'appelais ma mère
pendant des années j'ai appelée ma mère
maman
j'ai fini
viens
et elle arrivait
je me calais accroupi par terre
un peu comme pour une levrette
et c'était parti elle me torchait
et elle me rhabillait
et ça a duré des années
sur la fin ça devenait embarrassant
à sept ou huit ans le cul torché par sa maman
c'est embarrassant
et j'osais pas
j'osais pas lui dire
maman je veux me torcher tout seul
et puis je savais pas si je saurais
en plus
alors j'appelais toujours
mais avec un stratagème
un jeu de mot
j'étais un cowboy
et j'appelais mes potes
jeff
ini
faut venir
bon ini c'est un peu nul comme nom de cow boy
et faut venir c'est bizarre
mais je pouvais pas dire
venez
à ma mère
ni viens
à jeff et ini
et elle arrivait
pour me torcher

encore un coup
je me souviens plus
du moment où j'ai commencé à me torcher tout seul

je sonne
il m'ouvre en rigolant
entre il dit on matait un dvd évolution ça s'appelle c'est du mec qui a fait ghostbusters c'est trop drôle
les autres sont déjà là il ajoute
on picole un peu
on raconte des conneries
on se détache progressivement du dvd
bon on va pas tarder dit frank
les deux autres se lèvent
je me frotte les mains
eux ils farfouillent dans les sacs qu'ils ont emmenés
ils en sortent des cagoules pour nous tous puis aussi des godes des fouets des trucs bizarres ils les ont achetés dans un sex-shop je me dis
on met les cagoules on est tous un peu nerveux excités même frank pourtant pour frank c'est la deuxième fois on dit des vannes foireuses tout ça me fait penser à des lycéens à un premier rencard c'est vraiment une ambiance très spéciale tout y contribue les cagoules tout le matos l'alcool qui continue à me perturber le jugement l'ampoule de l'escalier qui éclaire jaune l'escalier crado qui mène à la cave l'idée que je me fais de la cave la cave en vrai tout ça toute cette scène sort d'un film
frank allume la cave
c'est comme dans mon imagination les pierres apparentes les toiles d'araignées dans les coins les meubles pourrissants l'odeur humide renfermée la lueur pisseuse du néon recouvert de poussière le bruit de l'aération les gémissements de la fille
je la découvre
avec la lumière qui masque les contours mais souligne les formes c'est comme si elle était hyper à poil c'est la nana la plus nue que j'ai jamais vue plus elle se tortille pour cacher sa chair plus elle est nue elle est bâillonnée ligotée ses yeux reflètent le néon ses yeux sont plein d'effroi la lumière est irrégulière le néon est vieux il tremblote sa lumière tremblote sur la peau de la fille elle scintille elle donne vraiment l'impression de scintiller je me dis elle pourrait disparaître elle pourrait disparaître d'un instant à l'autre dans un sens c'est pas seulement un délire c'est vrai d'une certaine façon c'est vrai je me dis je n'ai jamais rien vu d'aussi beau que cette fille ligotée effrayée frank fait claquer son fouet il ressemble à un dompteur ou à un nazi avec le fouet la cagoule il est beau comme un ss je bande aussitôt puis je me dis faut être malade mais c'est vrai pourtant c'est vrai je suis forcé de le voir forcé de l'admettre
je bande aussi sec
elle se recroqueville

on s'approche tous on est mal à l'aise on dirait le début d'un tournage personne ne sait au juste quoi faire on attend tous que quelqu'un dise moteur c'est un moment de super trac de super excitation je bande dur j'en profite pour bien la regarder elle est grosse elle se tient sur le dos les bras attachés dans son dos les jambes attachées aux chevilles légèrement repliées de la cellulite aux bras aux cuisses des mollets de coureur l'intérieur des cuisses marbré de vergetures sa chatte bien rasée c'est un peu écœurant double menton les cheveux emmêlés les lèvres de sa chatte sont un peu trop charnues elle bouge un peu sans ça avec cette lumière on dirait un cadavre son air terrifié la rend très belle je demande à frank c'est une pute il me répond elle est au lycée c'est tout il refait claquer son fouet pas dans le vide ce coup-ci elle gémit il y a une zébrure rose vif qui barre son gros ventre elle se contracte ses seins se lèvent son ventre bouge bizarrement la zébrure je me dis la zébrure a pris la couleur du jambon de pays ses yeux sont verts
frank enlève son bâillon il la gifle à la volée il lui ouvre la bouche il jette dedans un cachet bleu ciel qu'il la force à avaler jf demande c'est quoi frank répond c'est un valium comme ça dans un quart d'heure elle sera complètement à la masse c'est son quatrième aujourd'hui on pourra faire ce qu'on veut avec elle
alors on la laisse un moment tranquille on en profite pour reboire une bière chacun on dit quelques conneries au bout d'un moment la fille est toute molle à qui le tour demande frank il donne du fouet en l'air il crie sa voix résonne allez salope il gueule allez mets-toi à quatre pattes sale pute allez le fouet claque elle essaie de se mettre à quatre pattes elle galère à cause des liens elle y arrive quand même elle a le dos creusé le cul levé elle tourne la tête vers nous elle a peur
marc s'enduit trois doigts de vaseline
on s'agenouille pour que
pendant que marc s'accroupit derrière elle ses doigts luisants de vaseline
il les fourre d'abord dans le
sa bouche se serre se resserre sur
il lui ramone l'intérieur de
sa langue suit le mouvement
maintenant il enfonce son majeur brillant dans
il fouille profondément elle grimace il rajoute deux autres doigts gras
pendant que frank lui lève la tête lui enfonce
il y retourne j'y retourne aussi on est deux dans sa
on se retire juste avant de jouir pour qu'elle prenne tout dans la gueule on la traite de salope j'y fous un coup de poing
je suis calme
sa pommette craque
je vais pour recommencer jf dit attends alors j'attends je me demande ce qu'il veut faire elle saigne
on la relève à coups de fouets
elle est debout
frank dit on va tous te baiser maintenant salope on va te défoncer la chatte le cul salope t'es qu'une salope sale pute écarte les cuisses elles sont trop grasses tes cuisses salope on va te les écarter à coups de fouet salope écarte écarte mieux je veux voir ta chatte tu mouilles hein grosse pute tu mouilles nous on l'écoute on est fasciné
marc lui jouit dans la chatte jf lui fout sur le ventre frank rebande dit je vais t'enculer salope

connasse je vais te la foutre dans le cul il rigole il répète je vais te la foutre dans le cul
connasse dans le cul connasse connasse
il jouit en grognant
elle est couchée par terre je suis couché dessus je lui tiens les hanches je rentre ma
je l'insulte
je ne sais pas ce qui me passe par la tête j'ai l'impression de dire des phrases horribles
belles insultantes poétiques
elle tremble elle est complètement flippée abandonnée pantelante victime passive j'essaie
de me rappeler combien de fois elle s'est faite bourrer j'y arrive pas je suis trop parti c'est
tellement confus tellement confus
je bave sur sa peau
je regarde ma salive couler
je la mords jusqu'au sang
je ne suis pas seul
je plante mes doigts dans sa graisse je la malaxe je la griffe
la sueur l'odeur je deviens fou je me sens traversé par le mal le diable je crie
je vais jouir je vais jouir
sa beauté s'évanouit
ça cesse d'être surnaturel
après je la force à nettoyer avec sa langue ma
j'f la fouette pendant qu'elle me
les autres sont assis je sens la fatigue me rattraper envie de dormir
j'ai envie de pisser je dis à frank tiens lui la bouche ouverte je vais lui
elle tousse
nos cagoules c'est vraiment trop la classe
elle est allongée sale dégueulasse pleine de sperme de sang le visage tuméfié sanglant
dégoulinant de pisse j'ai une idée j'écrase en poudre les derniers cachets on prépare des
rails sur son ventre à cause de la sueur c'est merdique on sniffe que dalle mais c'est quand
trop mortel trop la classe c'est beau comme un film
frank dit ça te plairait qu'on recommence tous les samedis soir qu'on fasse la fête ensem-
ble hein grosse truie ça te plairait dis oui elle dit oui ses lèvres sont enflées j'attaque la re-
descente je sens le malaise approcher je propose un joint marc dit bonne idée on remonte
on a enlevé nos cagoules on est affalé sur le canapé on est fourbus détruits j'ai mal partout
mal à la queue aux cuisses aux bras les autres c'est pareil
je tire une latte du joint qui passe
je m'endors
le lendemain je me réveille vaseux
j'ai mal aux muscles je suis cassé de courbatures
je regarde l'heure il est onze heures du matin
j'ai dormi sur le canapé
la pièce est vide
j'entends un bruit de cafetière
je vais à la cuisine
il y a frank qui prépare un café il me dit t'en veux un je dis oui
france-info en sourdine débite des infos dont je me fous
c'était une bonne idée cette soirée je me suis jamais senti aussi sain aussi en forme

il rigole doucement
je ris un peu moi aussi
je rentre chez moi
le dimanche finit lentement
ma gueule de bois s'estompe
j'ai faim
je décide d'aller bouffer au mac do
je vais au cinéma
je sors du cinéma bien fatigué
des jours passent

Christophe Siébert
www.konsstrukt.blogspot.com/

moment critique Primo Levi et Auschwitz par Marcos Winocur

*C'était l'enfer dedans,
Dehors ce n'est pas le paradis*

Le printemps était encore loin, les prisonniers d'Auschwitz le vécurent par avance en 1945 : le 27 janvier, était libéré le plus grand camp d'extermination nazi, érigé au milieu de la Pologne occupée. Ces fameuses premières heures ne furent pas précisément de joie, personne n'y croyait : les soldats russes, en chemin vers Berlin, face à un spectacle de cauchemar ; les prisonniers, au pas des portes ouvertes. La prédiction des geôliers ne s'était pas accomplie : d'ici on ne sort que par les cheminées. Pas celles du Père Noël d'ailleurs, mais celles des fours crématoires.

Primo Levi, l'écrivain italien, était parmi les prisonniers d'Auschwitz, il survécut et son témoignage est l'un des plus lucides. Or, aussi bien lui que nous-mêmes, nous pouvons nous interroger sur les causes du nazisme. Mais il y a quelque chose qui trouble la vue et le raisonnement, et il s'agit justement de la nature-même du fait : si cela est arrivé, si le génocide industriel est arrivé, la conclusion saute d'autres considérations et s'impose violemment : si cela est arrivé, alors tout est perdu. C'est Viktor Frankl, un autre survivant d'Auschwitz qui nous vient en aide : « ...nous avons réussi à savoir ce qu'est réellement l'être humain. Il a aussi bien inventé les chambres à gaz, comme il y est entré la tête haute avec le Notre-Père ou le shema yisrael sur le bout des lèvres », écrit-il. Alors, tout n'est pas perdu. Mais nous sommes envahis par un sentiment de honte en tant qu'être humain.

Et puis un beau jour, nous voyons le monde sous la forme d'un abîme qui s'étend à nos pieds, oui, le trou des escaliers où s'est jeté Primo Levi, contredisant cette fois le printemps, un certain 11 avril 1987.

Ce fut une mauvaise nouvelle. Nous voyions dans l'écrivain italien d'origine juive, membre de la résistance dans son pays, survivant de l'horreur, témoin qui, une fois libéré, lutta pour répandre sa parole, au début non valorisée, puis détentrice du prix Strega, la plus haute récompense littéraire en Italie, nous voyions dans Primo Levi un symbole de la vie triomphant

malgré tout. Mais nous n'avons pas le droit de lui reprocher quoi que ce soit : il avait rempli sa mission sociale de dénoncer ; à partir de là, sa vie lui appartenait. Son suicide n'est en aucune manière la victoire finale de ses bourreaux, préalablement vaincus par la plume de l'auteur. Le véritable combat se mène contre l'oubli, et j'ai voulu m'y joindre par ces lignes en évoquant Primo Levi.

Et bien, Auschwitz, dans les années quarante. Quelle était la perception dominante chez ces êtres sous humanisés ? La faim, la faim chronique – nous commente l'auteur. Mais dans certaines occasions, elle céda sa place au froid, et le printemps était encore plus attendu que la nourriture. Un jour, un "heureux" jour pour un groupe de prisonniers, arriva en hiver lorsque le soleil trépidait plus que d'habitude et que sans savoir pourquoi, il y eut davantage de nourriture. En ce jour-là, il n'y eut plus :

-Si seulement le froid cessait, si la faim se calmait...

Les pensées volèrent alors au loin, vers la liberté, vers leurs familles... d'ordinaire, cela n'arrivait pas car les prisonniers s'étaient interdit d'entrer dans les souvenirs qui finissaient par leur faire plus de mal que de bien. Ce jour-là l'espoir renaissait de pouvoir sortir par les portes. L'espace de quelques heures, les esclaves recouvrèrent leur qualité humaine, nous pouvions – note Primo Levi – « être malheureux à la manière des hommes libres ». Parce que l'auteur est et restera sceptique toute sa vie. Agé d'à peine vingt-quatre ans, il est enfermé dans le camp de l'horreur et sait que seul un miracle pourra lui permettre de survivre. Bien que sortir par les portes soit le rêve chéri par toutes les particules du corps et de l'âme, dehors un autre malheur guette. Infiniment moindre, c'est le passage de la condition sous humaine à la condition humaine, mais, lui, il le sait, si dans le camp c'est l'enfer, dehors ce n'est pas le paradis.

Ainsi Primo Levi. Une fois libéré, il nous raconte comment un cauchemar récurrent ne le laisse pas dormir en paix. Il se trouve de nouveau à Auschwitz et il arrive à voir ce qu'il y a dehors, les maisons, les fleurs, sa famille, mais il sent que ce n'est pas réel, une duperie des sens, un songe dans un autre, un mirage dicté par ses désirs, un songe, un songe... il n'est jamais sorti du camp, et c'est à ce moment qu'il écoute le premier ordre du jour par la voix du kapo : debout ! Il se réveille, ce n'est pas vrai, Auschwitz est resté dans le passé, mais il craint de se rendormir et que le cauchemar lui vole ce qu'il a de plus précieux, avoir récupéré la vie et la liberté.

L'extérieur, un monde qui a été retrouvé fugacement ce jour lorsque le froid diminua et que la nourriture fut suffisante. Il croyait avoir tout récupéré avec sa libération ? Oh, c'était un sceptique ! Et le camp ne le lâcherait pas si facilement : il y retournait encore et encore sous la forme du cauchemar et de l'insomnie pour écouter la raison qui lui disait : ceux qui ont créé cet enfer n'y naquirent pas, c'était des gens du dehors, de ce monde, notre monde, il n'y en a pas d'autre. Continue-t-on de programmer la même chose ? C'est possible, il y aura toujours quelqu'un pour rééditer l'enfer, revu et corrigé, si possible, augmenté. Mais ce ne sera pas chose facile.

Malgré tout, en 1945, certaines cheminées vainquirent les autres. Celles par où descend le

Père Noël chargé de cadeaux tandis que son traîneau l'attend dans la rue, celles-ci contiennent d'être ouvertes. Les autres, depuis qu'Auschwitz est devenu un musée, restent silencieuses mais non muettes, elles disent : plus jamais le nazisme.

Loin enfin des cauchemars et des souvenirs empoisonnés, repose en paix Primo Levi.

Marcos winocur

Traduit de l'espagnol par Jean Hennequin

moment critique Neruda et Juan Ramón - Tous deux avaient raison par Marcos Winocur

« Le meilleur des mauvais poètes » : c'est ainsi que l'Espagnol Juan Ramón Jiménez définit Pablo Neruda dont il ne supportait pas les vers, qu'ils soient à tendance romantique, métaphysique ou politique. D'ailleurs, le Chilien – qui vécut en Espagne durant les années de la république, se joignant aux poètes de la génération de 27 – n'est pas resté muet aux attaques ironiques et polémiques, mais ses interventions furent mesurées et prudentes en ce qui concerne Juan Ramón. Et même si celui-ci offrait un blanc facile, comme lorsqu'il eut l'idée de dédier une *anthologie* – qu'il écrivit d'ailleurs *antolojie*, selon ses propres règles orthographiques – de ses poèmes en utilisant une autre phrase plus originale qu'heureuse : « A l'immense minorité ». Ça sonnait bien, mais cela faisait de Juan Ramón un élitiste flagrant. Ainsi, la dédicace n'apparaît plus dans une nouvelle édition qui parut des années après à Buenos Aires.

Neruda, d'une génération postérieure, relevait le défi, mais partiellement. Il n'en fut pas de même avec le poète cubain Nicolás Guillén. Là la polémique ne porta plus sur le sens et le contenu de la poésie, mais fut d'ordre militantiste. Tous deux, le Cubain et le Chilien, étaient communistes et pro-soviétiques, ce qui n'empêcha point la polémique d'atteindre un niveau personnel. Neruda, dans ses mémoires qui furent publiées après sa mort, parla de deux poètes qui portaient le même patronyme. L'un d'eux, "le bon", est Jorge Guillén, de la génération de 27. L'autre, "le méchant", est Nicolás. Ce dernier réactionna publiquement, en disant qu'au lieu de s'intituler "*Je confesse que j'ai vécu*", les mémoires auraient dû avoir pour titre "*Je confesse que j'ai bu*"... Neruda étant déjà mort, l'épisode s'était inscrit dans le cadre des virulentes querelles suscitées au sein de la gauche des années 60 et 70. Quelles étaient les voies de la révolution latinoaméricaine ? La voie des armes ou la voie pacifique ? Dans un certain sens, le Chili de Salvador Allende s'opposait au Cuba de Fidel Castro.

Un fond politique qui avait été lui-même ravivé par une question personnelle, comme me l'a rapporté Georges Fournial, responsable durant des années des affaires latinoaméricaines auprès du Parti Communiste Français. Neruda était jaloux de sa sieste ; personne, avait-il ordonné, ne devait l'interrompre. Or, se trouvant à La Havane, il reçut la visite de "quelqu'un"... Fidel Castro. Et personne n'osa réveiller le poète. Imaginez donc... les excuses ne servirent à rien. Quelque temps après, Neruda se rendit aux Etats-Unis pour prononcer une série de conférences, et la Maison des Amériques lui tomba dessus. Le poète lui-même évoque cette anecdote dans ses mémoires, et se réfère notamment à Roberto Fernández Retamar, qu'il signale comme le responsable de l'opération : un manifeste anti-nérudien diffusé dans le monde

entier, l'accusant d'être rien moins qu'un traître. Ce manifeste fut signé par Nicolás Guillén et, semble-t-il, le Chilien ne le lui pardonna jamais.

Neruda attirait sur soi les tourmentes, ce à quoi son militantisme politique n'était certainement pas étranger. Il accéda au poste de sénateur du Parti Communiste Chilien, il connut l'exil. Parmi tant d'autres, il eut un ennemi particulièrement acharné, son compatriote Pablo de Rokha, poète tout comme lui, et également de gauche, bien que pour sa part sympathisant maoïste. Celui-ci parcourait son pays en donnant des récitals de poésie et en vendant ses livres, d'une circulation commerciale des plus réduites, sans oublier de lâcher, dès que l'occasion se présentait, une note dissonante sur Neruda. On ne sait pas pourquoi, bien que la psychologie en propose généralement l'interprétation suivante : Pablo de Rokha attaquait celui qu'il aurait voulu être, et que l'étant, ne le laissait pas être puisqu'il occupait – usurpait – l'espace que Pablo de Rokha méritait : celui d'un poète renommé et vénéré comme l'était Neruda. Tous deux ne tenaient pas dans cet espace et son rival ne donnait aucun signe de vouloir l'abandonner. Que lui restait-il ? Accepter la situation ou se désespérer. Et ce fut ce qu'il fit : un beau jour Pablo de Rokha se suicida.

Une fin tragique s'il en est. Il n'en fut pas de même avec Juan Ramón, d'un côté et de l'autre les flèches de multipliaient sportivement. En gros, l'un défendait la "poésie pure" et l'autre "l'engagement de l'écrivain". La polémique n'était pas nouvelle et ne manqua pas, ici non plus, d'ingrédients personnels. Juan Ramón, de la génération précédente, se sentit lésé par Neruda : les jeunes lecteurs de "*Platero y yo*" étaient devenus les adultes lecteurs dans les années quarante et cinquante du "*Chant d'amour à Stalingrad*", la ville emblématique dont la bataille avait changé le cours de la Deuxième Guerre Mondiale. On vivait un autre moment historique et ces lecteurs étaient irrécupérables pour l'œuvre postérieure de Juan Ramón, sa nouvelle poésie de "*La saison totale*" ou de "*Dieu désiré et désirant*", et d'autres, livres qu'il publia par coïncidence dans les années 40 et 50.

Désormais, l'Espagnol écrivait pour des vieux comme Victoria Ocampo de la revue argentine "*Sur*", non pour cela moins importante. Ou bien il écrivait pour des jeunes habitants de leur tour d'ivoire, tel le groupe de la revue Cubaine "*Orígenes*", réunis autour de Lezama Lima. Les foules se tournaient vers Neruda, l'homme aux multiples facettes. Le romantique de ses débuts, celui des "*Vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée*", dont la vente dépassa les deux millions d'exemplaires. Qui ne se souvient de "je peux écrire les vers les plus tristes cette nuit" ? Neruda, le romantique, n'en resta pas là, vint ensuite sa poésie métaphysique – "il se passe que je suis fatigué d'être un homme" – abruptement coupée après son expérience de la guerre civile Espagnole, et dont il rend compte dans son poème "*J'explique certaines choses*". Et s'en suivit son "*Chant général*", publié en 1950 et amplement distribué dans les années soixante comme l'épopée de l'homme américain, dont l'un des exemplaires, selon ce que rapporte Neruda, se trouvait dans le sac à dos du Che Guevara lorsqu'il tomba en Bolivie.

Juan Ramón était le perdant, même quand son "Platero", l'image-même de la tendresse, "petit, poilu, doux ; si tendre à l'extérieur, qu'on le croirait tout en coton", même lorsque "Platero" faisait son entrée petit à petit dans les écoles primaires où l'on enseignait l'Espagnol comme texte de classe. La querelle avec Neruda dura des années. Déjà dans les

années 1935-1936, lors de son séjour en Espagne en tant que Consul du Chili, Neruda avait dirigé la revue "*Caballo verde para la poesía*", où il publierait un manifeste intitulé "*Sur une poésie sans pureté*", se confrontant ainsi à Juan Ramón. Ce dernier eut, quelques années plus tard, l'occasion d'exposer plus longuement son point de vue dans une lettre qu'il adressa au Mexicain José Revueltas, en réponse à son article *América sombría*, publié dans *Repertorio Americano* en 1942. Une fois de plus, Juan Ramón rompait des lances contre "le meilleur des mauvais poètes", à propos du "*Chant d'amour à Stalingrad*". Il y disait : « ce chant n'est pas un chant d'amour puisqu'il peut être écrit pour n'importe quelle autre ville n'importe où dans le monde, il suffit de changer certains noms propres »¹.

C'était vrai. Et ce n'était pas vrai. Le fait, réel. Le reproche, injuste. Il manque dans le "*Chant d'amour à Stalingrad*" la ville elle-même. Mais il ne s'agit pas de cela. Neruda l'écrit au symbole qu'elle représente, à l'emblème qu'elle est devenue, celui de la résistance anti-nazie. Et cette ville universelle, abstraite et héroïque, se levait pour nous défendre tous, et nous représentait au nom de la liberté. Peu importe les rues, les monuments ou les maisons, sinon la liberté.

Avec le temps, le panorama s'est assombri. Nombre des héros sont morts, l'équation stalinisme=socialisme s'est imposée, réveillant ainsi chez les survivants – et chez leurs fils et petit-fils – une répulsion viscérale du fait des résultats bien connus. Que reste-t-il aujourd'hui de cette ville ? Pas même le nom, puisqu'elle a été rebaptisée Volgograd. Ainsi va la vie, après plus d'un demi-siècle, tout tend à revenir à la "normalité", et la mémoire fuit le souvenir des heures difficiles ; s'il s'agit de préoccupations, celles du présent sont plus que suffisantes. Et pourtant le passé n'est pas silencieux. « Au nom de Sa Majesté, le Roi George VI, je vous remets cette épée d'honneur qui a été forgée par les artisans anglais, la lame porte l'inscription suivante : Aux citoyens de Stalingrad, au cœur d'acier, un cadeau du Roi George VI en témoignage de l'hommage du peuple anglais ». Nous sommes en 1943, c'est l'époque de la conférence de Téhéran, que rapporte le fils et secrétaire privé de Roosevelt qui y assiste². Ces mots sont de l'un des plus tenaces anti-communistes du siècle passé, Winston Churchill, alors Premier Ministre du Royaume-Uni.

Le poème de Neruda répond à ce sentiment universel, vécu alors. Et il est tout aussi authentique que l'histoire de Juan Ramón et son petit âne Platero. La poésie et la littérature en général peuvent englober le fait de la guerre et celui de la paix. Le chant de Neruda, le récit de Juan Ramón, tous deux sont des actes d'amour qui se donnent selon le cours de la vie de chacun et selon la lecture que chacun fait du vaste monde. C'est pourquoi j'écris :

Marcos winocur

Traduit de l'espagnol par Jean Hennequin et Dominique Bertolotti

¹ Jiménez, J.R., *Cartas literarias*, Bruguera, Barcelone, 1977, p. 50.

² Roosevelt, Elliott, *Así lo veía mi padre*, Sudamerica, Buenos Aires, 1946, pp. 222-224, deuxième édition

Depuis quelques années circulent les romans sortis de la plume d'Umberto Eco. On peut se demander sur "l'échec" du deuxième roman: il a été vendu à un million d'exemplaires. En effet, *Le pendule de Foucault* n'a guère atteint que dix pour cent des ventes du premier, *Le nom de la rose*, son très célèbre roman vendu à dix millions d'exemplaires dans le monde entier ! S'agissant d'un auteur de son envergure, un million d'exemplaires représente un véritable échec.

Pauvre Umberto Eco ! Il n'aurait pas dû abandonner son champ spécifique de recherche, la communication sociale, où il fait autorité. Mais un jour, la tentation fut trop forte: il mit la main sur des matériaux concernant la vie conventuelle des siècles passés, qui l'éblouirent. Pourquoi ne pas broder un argument, pourquoi ne pas leur redonner vie? Ainsi naquit son premier roman, *Le nom de la rose*, best-seller de son temps, également porté à l'écran avec succès.

A quoi d'autre peut aspirer un écrivain? Au Nobel, au Goncourt, au Pulitzer ou, le cas échéant, au Strega, la plus haute distinction pour un écrivain italien -dira-t-on. Cependant, la célébrité d'Umberto Eco dépasse celle que confèrent les prix littéraires. Qui donc se souvient du nom de l'écrivain à qui fut décerné le prix Nobel en 1980? Czesiwa Milosz. Enchanté. Car ce fut l'année de publication de *Le nom de la rose*, ce qui marqua le début de l'universalité de son auteur en tant que romancier. Célébrité supérieure à celle des prix littéraires et qui les exclut : d'habitude, ce genre d'écrivains ne reçoivent pas de prix parce qu'ils n'en ont nullement besoin, la reconnaissance leur parvient en direct, de la foule elle-même. Certes, il se trouve toujours un monsieur qui s'obstine à leur remettre une distinction, ce qu'ils acceptent avec une tolérance infinie.

Malgré tout, j'imagine qu'Umberto Eco n'est pas heureux. Dès avant son «échec» qui réduisit sa taille à un dixième, il se sentait mal à l'aise. Pressentait-il qu'il avait atteint un plafond, que jamais plus il ne pourrait se surpasser lui-même, ni en qualité, ni en nombre de lecteurs ? C'est possible. Par ailleurs, il se sentait seul, comme en témoignent les interviews de l'époque. Je me l'imagine immensément seul au faite de la gloire, entrant dans sa bibliothèque pour s'enfermer dans l'un de ses cabinets. Lequel? Celui qui est consacré aux *Œuvres sur Umberto Eco*.

Les rayons en sont emplis de volumes et de volumes, écrits en araméen, en sanscrit, en hébreu, en chinois de la dynastie Ming, en créole, en nahuatl et je ne sais quelles autres langues, traitant de l'auteur de *Le nom de la rose*, sans parler des thèses universitaires; sa vie, son œuvre, la couleur de ses chaussettes, la filiation entre Saint Augustin, Mao et l'écrivain italien.

Ainsi Eco est-il à l'écoute de son écho ? Chaque rayon le renvoie, il n'y a que lui, la bibliothèque est une galerie des glaces, le cercle se referme : être partout c'est n'être nulle part. Narcisse n'apaise pas le spleen des princes.

Et derrière le spleen, «l'échec».
Pauvre Umberto Eco.

Voici donc la morale de cette histoire : Dieu nous garde de la gloire, d'atteindre de notre vivant la cime ; tôt ou tard, nous deviendrions des malheureux. Il est mille fois préférable d'être, dès le début un «raté» plutôt qu'un triomphateur absolu, pris entre la solitude de la cime et la peur de la perte.

Marcos winocur

Traduit de l'espagnol par Jean Hennequin

notes de lecture Zazie, le retour par Blandine Longre

Mademoiselle Zazie et les femmes nues

photographies de Magali Schmitzler

Editions Où sont les enfants ? 2006

dès 8 ans

Qui ne connaît pas Zazie, la célèbre héroïne ré-inventée par Thierry Lenain ? On se souvient de **Mademoiselle Zazie veut un bébé** ou de **Mademoiselle Zazie a-t-elle un zizi ?** qui abordaient déjà très intelligemment (et facétieusement) la question des relations entre filles et garçons et des découvertes successives que font les enfants vivant en mixité, différents mais égaux. Cette nouvelle tranche de vie, **Mademoiselle Zazie et les femmes nues**, se démarque néanmoins des aventures précédentes de la petite fille : c'est ici un album, «illustré» par des photographies - selon la ligne éditoriale des éditions Où sont les enfants ? (<http://www.sitartmag.com/osle.htm>); des clichés énergiquement retravaillés par Magali Schmitzler, qui accompagnent le texte avec vivacité.

Zazie s'offusque ici « *des femmes nues* » qui pullulent sur « *les portes des magasins, sur le cul des bus, et jusque dans le regard des hommes.* » La pudeur de Zazie n'est pas à confondre avec de la pudibonderie, et ce n'est évidemment pas la nudité en tant que telle qui choque la petite et ses copines (en témoigne la dernière scène de l'histoire), mais l'étalage outrancier de corps anonymes, qui mettent en scène des femmes morcelées devenues objets, offertes aux regards salaces des passants. Et quand Max, l'amoureux de Zazie, se met à ressembler à ces hommes qui profitent de cette exhibition, l'héroïne est furieuse et décide de passer à l'action !

On appréciera ou non les cadrages en oblique, on admirera ou non le travail graphique, selon son penchant pour les bleus et les roses fluorescents qui habillent les photographies, encadrant les visages ou recouvrant tout ou partie des personnages ; mais d'un point de vue narratif, le choix des teintes et le parti pris des aplats « flashy » méritent d'être analysés et viennent judicieusement en contrepoint du travail des publicitaires qui recouvrent les murs d'images elles aussi retravaillées - des images qui stigmatisent le corps et le dégradent, en l'associant à des produits marchands ; des images «idéalisées», en opposition avec les images de Magali Schmitzler qui montrent les enfants tels qu'ils sont.

Encore une fois, par le biais d'un texte (en apparence...) limpide et d'une histoire très simple, Thierry Lenain pousse son lecteur - jeune ou moins jeune - à aller au cœur des questions

et à s'interroger. L'album met évidemment en cause la prolifération d'images qui nous assaillent chaque jour, le trop-plein visuel qui souvent brasse du vide. Mais surtout, le récit pose la question de la relation au corps. Quel enfant, à un âge où sa pudeur naissante l'incite à explorer la notion d'intimité et sa propre sexualité, n'a pas été étonné de voir des corps étalés, dans des poses le plus souvent lascives, voire pornographiques, en pleine rue ou sur les kiosques à journaux ? La prétendue liberté des adultes n'entrave-t-elle pas celle des enfants, à qui on ne donne plus l'occasion de se découvrir progressivement et à qui on impose des visions réductrices de la sexualité, de l'intime, du féminin et des relations entre les genres ? Zazie a raison de se sentir si mal à l'aise face à ce spectacle qui lui donne « *l'impression d'être nue, elle aussi* », d'être déshabillée en public, contre son gré, et d'être atteinte dans sa pudeur toute naturelle et dans l'intégrité de son corps, qui n'appartient qu'à elle. La véritable violence est là, dans cette banalisation exagérée qui choque les enfants... n'en déplaise aux adultes qui ne croient plus à la notion de limite ou qui s'imaginent faire preuve d'ouverture en montrant tout et n'importe quoi à des enfants en phase de construction identitaire. Bravo à l'énergique Zazie de réagir !

Blandine Longre
décembre 2006

notes de lecture Et la sorcière fut... par Blandine Longre

Les putains du Diable
Le procès en sorcellerie des femmes
Armelle Le Bras-Chopard
Plon, 2006

Le titre de cet ouvrage érudit, fouillé, étayé par de nombreuses sources primaires, met d'emblée l'accent sur le regard masculin profondément biaisé qui fut à l'origine d'événements meurtriers historiquement circonscrits : la chasse aux dites sorcières et les procès en sorcellerie qui agitérent l'Europe deux siècles durant, du XVe à la fin du XVIIe siècle. Une vaste répression fabriquée de toutes pièces, dont les méthodes s'inspiraient directement de l'inquisition, mais cette fois dirigée presque exclusivement contre les femmes, et qui s'explique par la « *menace, née de l'imaginaire masculin : la puissance montante, réelle ou supposée des femmes aux foyers.* » Le « *problème est celui du pouvoir* », rappelle l'auteure dès l'introduction, faisant écho à la thèse qu'elle développait dans un précédent ouvrage, **Le masculin, le sexuel et le politique**, et qui reposait sur l'idée que des siècles durant, le pouvoir, apanage du mâle et de sa puissance sexuelle, s'est construit sans les femmes - l'ennemi commun à toute la masculinité. Effectivement, 80 pour cent des condamnés au bûcher sont des femmes, jugées « démoniaques » par des hommes, forcément, qui s'appuient sur des traités de démonologie pondus au fil des décennies - par des hommes, forcément ; des « coupables » pour la plupart intégrées dans la société - à ne pas confondre avec les guérisseuses ou autres vieilles femmes qui vivent en marge de la société rurale. La femme accusée d'avoir forniqué en secret avec le Diable (un rituel qui scelle le pacte) n'a, en apparence, rien qui puisse la différencier de ses voisines et le phénomène n'est en aucun cas «

périphérique », contrairement à ce que soutenait Michel Foucault.

L'auteure de s'interroger alors sur les motivations de cette attaque en règle de la femme tentatrice et instigatrice, à l'image d'Eve, qui cède librement au Diable (« *décréte mâle* », nécessairement), et de prendre en compte « *cette appartenance des victimes au sexe féminin comme élément constitutif de la définition même de la sorcellerie démoniaque* ». Ce postulat de départ permet de déployer une thèse qui rejoint la sphère politique, en établissant des correspondances précises entre sexualité et pouvoir - le Diable étant avant tout celui qui cherche à déstabiliser la hiérarchie divine et à renverser Dieu, son maître, en trouvant des complices consentantes, des femmes qui se soumettent à lui, et se rendent ainsi coupables de miner l'ordre social et sa stricte hiérarchie.

La doctrine démonologique, telle que les théologiens et les inquisiteurs l'ont concoctée, s'appuie sur de nombreux traités, manuels et récits de procès, la référence dans le domaine restant le *Malleus Maleficarum (Le Marteau des sorcières)*, écrit en 1486 par Henry Institoris et Jacques Sprenger, deux dominicains qui ont donné une définition précise de la sorcellerie, dont se sont inspirés nombre de religieux et de juges - hormis cet ouvrage, Armelle Le Bras-Chopard s'est appuyée sur un corpus de six autres documents, constamment cités au fil de son développement.

L'auteure évoque ainsi le caractère profondément arbitraire des procès qui vont être intentés aux femmes durant des décennies, pour un crime considéré si « extraordinaire » - plus grave encore que l'hérésie - qu'on pourra juger « hors du droit », et décrié très soigneusement le mécanisme de cette construction idéologique, dont il reste des échos parfois virulents dans la société du XXI^e siècle. On apprendra entre autres comment s'est amplifiée une misogynie déjà bien présente dans la société, entraînant une détérioration du statut de la femme qui a pu favoriser l'essor des procès, comment la représentation du diable s'est matérialisée (après avoir été longtemps une figure impalpable) et a été peu à peu associée à une sexualité perverse, comment les femmes (nymphomanes et inconstantes, on s'en doute) soumises au diable sont consentantes et investies de pouvoirs nuisibles (tous plus abracadabrants les uns que les autres), ou encore comment les prétendus sabbats se déroulaient (on remercie ici l'imagination sans bornes des juges et des inquisiteurs... !)

La chasse et les procès sont interdits à partir de la fin du XVII^e siècle - les puissants se seraient-ils convertis à l'humanisme ? Seraient-ils soudain devenus sensibles au sort des condamnées ? Restons lucides ! S'ils se penchent sur ces « épidémies » démoniaques qui ne se contentent plus de se propager aux seules campagnes mais commencent à s'attaquer aux centres urbains, c'est principalement pour des raisons politiques: la multiplication des procès (et leur lot de tortures et d'incitations à la délation) a pris une ampleur presque incontrôlable que le pouvoir central regarde d'un œil méfiant ; on commence à réagir aux abus de pouvoir des petits juges de campagne et certains s'étonnent enfin de découvrir qu'on ne trouve de sorcières que dans les lieux où se déroulent les procès... Dans le même temps, la gestion des sujets de l'Etat se démarque peu à peu de la sphère religieuse et de ses fantasmagories. Les femmes restent toutefois interdites de politique (« *une femme au pouvoir est peu différente d'une sorcière* ») et, placées sous la tutelle du mari, elles se voient refuser les droits élémentaires qui ne reviennent qu'aux hommes dans l'Etat moderne qui se reconstruit au fil des décennies ; la loi, qui définit clairement le statut de la femme et

limite son influence dans la sphère publique, a remplacé le bûcher. Dans La société démocratique qui se met en place, la dictature du genre demeure. La sorcière a certes disparu, mais la femme est « *longtemps encadrée par les lois masculines* », qui l'empêchent de prendre trop d'ascendant et, pourquoi pas, de comploter pour renverser le pouvoir masculin. Au XXe siècle, le féminisme et la revendication du droit de vote font « *resurgir le spectre de la sorcière* » et la menace d'un complot (cette fois organisé) contre les hommes se matérialise à nouveau.

L'ouvrage est passionnant de bout en bout, et la manière dont l'auteure relie, avec lucidité, les faits du passé (qu'on pourrait croire enterrés) au monde contemporain y est pour beau-coup ; sa conclusion, particulièrement vigoureuse (dans laquelle elle ne prône nullement le différentialisme et en appelle au contraire à la « *mixité des sexes* ») prend des allures de salutaire pamphlet : une dénonciation de la misogynie encore prégnante dans nos sociétés dites laïques (où la renaissance du religieux devrait pourtant alarmer) et égalitaires, où l'image de la sorcière (qu'incarne la femme émancipée, désireuse de se soustraire à l'oppression masculine) est encore largement véhiculée dans l'inconscient collectif, en témoignent les propos qui s'échappent plus ou moins délibérément de la bouche de certains politique ou médias en ces temps de campagne électorale. Le pouvoir masculin irait-il jusqu'à faire re-naître le fantasme de la sorcière des cendres des bûchers ? s'interroge très pertinemment Armelle Le Bras-Chopard. Une conclusion en suspens qui encourage à la réflexion et à une vigilance de tous les instants...

Blandine Longre
février 2007

***Blandine Longre**, agrégée d'anglais, est l'une des fondatrices de Sitartmag (www.sitartmag.com) ; rédactrice en chef depuis mai 1999, elle s'intéresse tout particulièrement aux écritures contemporaines (francophone, anglophone, asiatique, orientale etc.), à la littérature pour la jeunesse, au théâtre (texte et représentation) et aux relations qu'entretiennent fiction et réel.*

En Russie, Boris Grebenchikov et Aquarium sont une légende comparable à celle de Pink Floyd. 17 albums en témoignent dont 7 édités officiellement. A St Petersburg, les simples initiales B.G., vert sur fond blanc, suffisent à drainer au concert plusieurs milliers de personnes. Le groupe est né dans l'obscurantisme des années 70 et connu son apogée dans la quasi clandestinité entre 1981 et 1986. Il ne fut reconnu officiellement qu'après 1987.

Quand il crée son groupe, Aquarium, en 1972, Boris Grebenchikov est étudiant de maths appliquées à l'université de Leningrad et le rock est interdit par la culture officielle.

Aquarium se produit clandestinement, souvent dans des appartements privés. Aquarium devient un « mode de vie » en Russie.

Devant l'ampleur croissante de la culture underground, le pouvoir soviétique finit par autoriser quelques concerts - une manière aussi de mieux surveiller cette culture rock qui foisonne dans les sous-sols et sur des cassettes enregistrées sous le manteau (magnitizdat).

Les tournées s'enchaînent, la première compilation officielle paraît sur le label étatique Melodia en 1987 et « se vend à plusieurs millions d'exemplaires ».

Deux ans plus tard, il est l'un des premiers Russes à voyager hors du pays. Aux Etats-Unis, il enregistre en solo Radio Silence avec Dave Stewart du groupe Eurythmics, puis un deuxième album à Londres, avant de revenir en Russie.

Depuis, sa musique reflète les ruptures et les changements d'une Russie coincée entre le passé et l'avenir. Aquarium continue de représenter la possibilité d'une alternative à tous les conformismes.

(Source : <http://www.russie.tv/>)

Capitaine Voronine
(Капитан Воронин)
Boris Grebenchikov

Lorsque le détachement entra en ville, ce fut le temps de la bonté
La population était partie en congé, sur les places, les fleurs s'épuisaient.
Tout était irréel et paisible, comme au cinéma, lorsque le piège est imminent.
L'horloge de la tour indiquait la demie d'une journée passée depuis longtemps.

Le capitaine Voronine mâchait un brin d'herbe regardant alentour d'un air pensif.
Il savait que tous voyaient le reflet dans la vitre, que tous entendaient un son irréel
Mais les gens croyaient en lui comme en leur père, ils savaient qui devait décider.

Il était connu comme celui qui, lorsqu'il n'y a plus d'endroit où aller, jamais ne se pressait,

Je me souviens qui se portât volontaire, je vais vous dire leurs noms,

Le matelot Igor Troubnikov, l'indien rondin aiguisé.

Le troisième n'avait pas de nom mais une expérience de plus de mille ans.

Plissant les yeux tel Clint Eastwood, le capitaine Voronine, de son regard, les suivait.

Il ne fallut pas attendre longtemps, pas plus que d'attendre en hiver le printemps

Les mauvaises nouvelles sautent comme des puces et les bonnes sont évidentes simplement

Et quand apparut un nuage de poussière là où s'estompaient les maisons,

le vieux Vassili dit complètement allumé: Nous avons tous, enfin, perdu la raison !

Le cavalier sauta de sa monture, chancela et tomba en arrière

On l'amena voir le capitaine et tous sentaient que Voronine était content

Le cavalier dit : à propos de ce que j'ai vu, je pourrait en parler une année entière

La raison en était que personne excepté nous ne savait où était la sortie et nous même ne savions pas où nous allions...

Pour chacun qui danse avec les ondines il y a celui-là qui marche sur l'eau.

Chacun est tel un arbre, il est d'ici et de nulle part ailleurs

Et si l'arbre grandit, il grandit vers le haut, et personne n'a le pouvoir de changer cela.

La lune et le soleil dans le ciel ne sont pas en guerre et maintenant, je comprends aussi cela.

Bien sur, seules les oiseaux dans le ciel et les poissons en mer savent qui a raison.

Mais nous savons aussi qu'à propos de l'essentiel on n'écrit pas dans les journaux, que le télégraphe n'en dit mot

il est possible que la ville s'appelait Matronine Possad où peut être bien Malpasso

Mais de ceux qui se retrouvèrent là-bas, encore aucun n'en revint

Aussi, il n'y a pas de raison de pleurer, pas plus que d'avoir de tristes pensées

Maintenant, la raison n'ayant pu le faire, seul le cœur peut nous sauver,

Et lui, il ne peut vivre sans ciel, sans racines, il ne peut survivre asséché.

À partir de maintenant nous ne serons plus jamais les même. Dit un gamin qui, par hasard, passait.

Traduit du Russe par Sarah P. Struve

Poésie russe (http://pageperso.aol.fr/struvesarah/poesies_russes.html)

Sarah & co (<http://pagesperso.aol.fr/sarahstruve/Texteetphoto.html>)

DADA**musée d'art moderne****18 Juin - 11 Septembre, 2006**

« Qu'est-ce que Dada ? » demanda Theo Doesburg. La réponse de Tristan Tzara fusa : « Dada est un esprit. »

Il y a cent ans en Europe de l'Est, une révolution complexe avait lieu par contamination endémique du *nouveau*. « Tu te lasserai de l'ancien », avait prédit Guillaume Apollinaire dans sa poésie "Zone" (1912). En Europe de l'Est, le Tsar russe vient d'interdire l'art progressif venu de l'ouest par le théâtre Yiddish, faisant le lit des pogroms anti-juifs. Les groupes Socialo-Marxistes en Allemagne, Russie et Pologne essayent des coups politiques, mais échouent. Des artistes se lèvent pour protester contre le militarisme, l'utopie fasciste et l'antisémitisme rampants. Avant la naissance Dada à Zurich de 1916, il y avait déjà eu des arts d'avant-garde en mouvements dispersés, les expressionnistes, les cubistes, les abstractionnistes — dans des milieux urbains tels que Paris (Alfred Jarry's Ubu), New York et Berlin.

De même, en même temps que l'Europe de l'Est était un germe de la guerre mécanisée elle était un germe pour un art nouvellement imaginaire : Rayonnisme de Larionov à Moscou ; Fictions de l'Absurde d'Urmuz à Bucarest ; Kafka avec son propre « absurdisme » à Prague ; le Magazine de Lajos Kassak, « Ma » de Budapest. Ils étaient tous des précurseurs de Dada.

Alors, vinrent les messagers du Novissimus, vinrent la plupart des expressions filtrées au loin comme des sucres nouveaux : Wassily Kandinsky en bleu, dans le groupe des cavaliers du Blaue Reiter ; le Suprématisme en blanc de Kasimir Malevitch ; Apollinaire (en habit polaire, avec sa rapière polonaise et sa dague vénitienne) à Paris ; Brancusi, un Roumain, transportant à pieds, à travers l'Europe piétinée, solitaire suiveur des rails vers Paris, sa beauté abstraite. Conscrits d'armée roumaine, échappées de Sermer, de Tristan Tzara, de Claude et de Marcel Ianco le Roumain, échappée belle à Zurich pour exporter le théâtre d'avant-garde avec l'accent roumain au cabaret Voltaire. À ce jour le mot était lâché : Dada.

Dès le début la langue Dada a été mal comprise, attaquée, interdite, exilée, confisquée, arrêtée, brûlée. Les communistes l'ont appelée décadente ; les Nazis l'ont classée dégénérée ; la bourgeoisie l'a trouvée incompréhensible ; même les Surréalistes l'ont déclarée "morte" en 1923.

Il est dur de croire que, 90 ans après sa naissance, un gouvernement américain commande maintenant la plus grande exposition de Dada jamais vue, comportant plus de 450 travaux de presque 50 artistes, d'abord à la galerie nationale d'art à Washington et maintenant au musée d'art moderne à New York. L'exposition a commencé au Georges Pompidou Center à Paris avec 2.000 objets façonnés, dessins et modèles à l'affichage chaotique et excentrique

(elle s'est terminée en janvier). Cette exposition a été montrée sous les auspices du gouvernement français ; il est dur de penser que ce qui a commencé comme un mouvement d'art anti-institutionnel soit aujourd'hui commandité par des agents de l'état.

Comme conservateur, Anne Umland du MOMA précise lors de l'inauguration qu'il y a deux entrées à l'exposition : Celle de gauche mène au "New-York-Dada", avec dessins et épreuves de Marcel Duchamp, celle de droite va à "Zurich-Dada", montrant masques et marionnettes du cabaret Voltaire. D'autres entrées sont moins évidentes, mais le fait est indéniable que Dada, qui vient de la banquise de l'Est européen du début du XXème siècle, dérive maintenant vers la gauche de New-York.

Presque la moitié de tous les praticiens actifs de Dada étaient d'Europe de l'Est ou juifs d'ascendance européenne orientale. La plupart d'entre eux, malheureusement, ne sont pas représentés dans l'exposition de Dada. Les artistes négligés de Roumanie incluent Brancusi et Arthur Segal ; de Russie : Burljuk, Stravinsky, Kandinsky, Archipenko et Sonia Delaunay ; de Pologne : Sczuka, Slodki et Jasienski ; de Croatie : Dragan Alecsici, Micic, Branko et Polianski ; de Hongrie : Moholy-Nagy, Huszar et Palopovski ; de Tchécoslovaquie : Teige, Walter Serner et Matousek ; de Slovénie : Kosovel, Delak et Kogoj.

Après la mort de Tzara à Paris en 1963, j'ai commencé à rechercher son legs philosophique et spirituel. J'ai découvert qu'une partie essentielle de sa philosophie avait été totalement ignorée, qui continue d'être négligée aujourd'hui. Dada était pour Tzara une recherche spirituelle ; dans ses manifestes et conférences, Dada a formé le premier mouvement humaniste contemporain d'art qui fût multiculturel, pacifiste et anti-inhumanité. Comme il a été écrit pendant la Première Guerre Mondiale : « Dada est l'abolition des incapables de la création. Dada est la croyance dans le dieu de la spontanéité. Dada est le hurlement du point douloureux. Dada est à cheval sur la vie, Dada est à cheval sur la liberté, Dada est à cheval sur le point de réunion de toutes les contradictions. Point focal de toutes les choses contraires, épice de des épiphanies divines. »

« Dada est la religion suprême des sentiments vrais...le monde a sombré, plein d'aliénés; l'artiste s'amuse avec cette folie - un geste très raisonnable - Jetez au loin les vieilles règles, manœuvrez vos chances, Dada est un virus qui passera par votre cerveau seulement aux endroits vierges où le conventionnel n'est pas ! »

Quatre années après l'arrivée de Tzara à Paris en 1920, huit ans après l'éruption Dada, Breton André a détourné les manifestes du mouvement et les artistes eux-mêmes pour créer le mouvement surréaliste en 1924. Il s'est engouffré dans la serrure, les actions, et le baril Dada.

Flash vers l'avant-garde encore au MOMA, où l'objet exposé, sophistiqué et courant, est un peu didactique, un peu sensationnel mais élégamment montré. La chronologie est classée en sept périodes et six villes. Berlin, Cologne et Hanovre sont représentés par Max Ernst, Hans Arp, Sophie Taeuber-Arp, Hanna Hoch, John Heartfield, Johannes Baargeld, Raoul Hausman et Kurt Schwitters, dont les collages sont toujours le meilleur exemple "du défi à la peinture" que Dada allemand puisse offrir. Les Nazis ont brûlé certains de ces travaux et ont

essayé de tout détruire. Ils n'ont pas réussi grâce à Hannah Höch, qui a enterré des œuvres dans son jardin et a fait le vigile au-dessus de centaines de collages pendant des années pour les sauver.

Jean Crotti, Man Ray, Francis Picabia et Duchamp ont dominé la sottise du New York Dada de 1913–1920, ensuite beaucoup de New-Yorkais sont partis pour Paris, après la Loi de prohibition de 1919. Duchamp s'est plaint dans une lettre : « On ne boit plus ici et c'est calme, trop calme. »

Mais aujourd'hui la fièvre Dada reprend New York, et plusieurs autres galeries ressortent l'art de cette période :

- Filles de New York Dada, composée d'œuvres de six artistes principales femmes : Beatrice Wood, Florine Stettheimer, Clara Tice, Katherine Dryer, Mina Loy et la baronne Elsa, à la galerie de Francis Naumann - juillet.

- Hans Richter (1888–1976), Dada : Art et Anti-Art, une vue d'ensemble complète de la carrière de Richter, y compris un travail rarement vu comme ses films visionnaires, à la galerie Stendhal de Maya - septembre.

- L'Institut Suisse présente Dada en archives sonores d'enregistrements originaux de poètes et de performances - juillet.

Dada n'était pas le premier mouvement dans la mouvance des arts à configuration universelle, mais c'est la première langue planétaire du radicalisme constant. Dada a musclé à jamais le ventre mou universitaire, réveillé les théâtres fossilisés, et l'art, la littérature, la musique, de son tsunami spiritualiste, fait de spontanéité, d'opérations fortuites, de multiculturalisme, de langues inventées, d'art-cinéma, de collages de sons, et de démocratie parmi les artistes, on fait qu'après le déluge Dada est devenu le monde moderne.

Valery Oisteanu
Traduction de l'atelier

614 - peau, pulpe, main, goutte

bâton, poing, bâton, goutte

sentier, cailloux, sable, goutte

615 - qu'un pigeon s'envole ça suffit pas
il faut des jours et des nuits

617 - au fond, peu importe la couleur de tes yeux, au fond, si tu frémis

618 - et

618 - bis - fleur de neige

fleur de bruit

fleur de braise

fleur de truite

fleur de langue

fleur de balcon

fleur de la fraternité des artistes

619 - moins la manche rance de l'amour, moins les
regrets essuyés dessus, moins le vagabond
sous le pont, moins le pont

Dans le journal gratuit «20 minutes» du 16 avril, figure une interview de Nicolas Sarkozy. Entre autres sujets, il y parle de l'université et prend pour exemple de filière inutile, et qui ne devrait plus être prise en charge par les fonds publics, l'enseignement de la «littérature ancienne» :

« - Vous vous fixez comme objectif de ne laisser aucun enfant sortir du système scolaire sans qualifications. Comment comptez-vous parvenir à cet objectif ?

- Par exemple dans les universités, chacun choisira sa filière, mais l'Etat n'est pas obligé de financer les filières qui conduisent au chômage. L'Etat financera davantage de places dans les filières qui proposent des emplois, que dans des filières où on a 5000 étudiants pour 250 places.

- Si je veux faire littérature ancienne, je devrais financer mes études ?

- Vous avez le droit de faire littérature ancienne, mais le contribuable n'a pas forcément à payer vos études de littérature ancienne si au bout il y a 1000 étudiants pour deux places. Les universités auront davantage d'argent pour créer des filières dans l'informatique, dans les mathématiques, dans les sciences économiques. Le plaisir de la connaissance est formidable mais l'Etat doit se préoccuper d'abord de la réussite professionnelle des jeunes. »

Lire l'article sur [20minutes.fr](http://www.20minutes.fr/article/151848/) > <http://www.20minutes.fr/article/151848/>

Ne prenons pas à la légère ces déclarations du candidat de l'UMP. Pour lui, l'Etat n'a pas à assumer le prix de la culture.

Son jugement sur le « plaisir de la connaissance », opposé à l'utilité ou à la rentabilité érigées en principe politique, manifeste une ignorance et un mépris dangereux qui menacent le socle de toute société démocratique. Il avertit les artistes et les penseurs, nous écrivains, en particulier, du sort qu'il réserve à la culture, la littérature au premier chef, et à leur transmission par l'Education nationale.

Tous les chefs d'Etat, jusqu'ici : Charles De Gaulle, Georges Pompidou, François Mitterrand comme Jacques Chirac ont, chacun à leur manière, exprimé leur attachement à l'héritage intellectuel et artistique qui fonde l'identité française. Ils ont écrit, se sont revendiqués de la poésie, du roman, de l'art.

Dans le contexte déjà alarmant que dénonce notre Appel Filières littéraires, une mort annoncée ?, la gravité de cette déclaration ne peut nous laisser d'illusions. Elle engage la communauté littéraire et éducative à se mobiliser.

26 avril 2007

La maison des écrivains

<http://www.maison-des-ecrivains.asso.fr/>

Mon nom

Aussi lisse que l'eau.
 Peau d'enfant.
 Un galet poli par le chant d'une rivière soprano.
 Aussi fluide que l'air.
 Une odeur d'outre-là : goudron, bois, métal chauffé, verre, plastique.
 Brouhaha.
 La brûlure des glaçons qui pètent l'émail de mes dents.

Etat du locataire qui mal mange,
 du locataire qui mal range,
 du locataire qui ne sait –
 entretenir sa maison.
 Des pièces pressentiment
 si les murs se resserrent,
 si les cloisons s'étiolent,
 si le robinet fuit,
 et le plâtre s'écaille,
 pour quelques uns,
 qu'importe même pisser du plomb
 de la journée – à la fin.

Que dire de la violence et de tous mes mots en r :
rouge noir râle raide rude dur colère brûlure éraflure mur
arme alarme larme armure...
âme et hume – pour alléger.
 Pas *amertume*.

Clou dans la gaine de myéline de mon nerf sciatique enfoncé :
 plaintes et lamentations.
 Entendez comment se fibrose ma résistance à la souffrance,
 écoutez les litanies que je scande pour faire pleurer les murs.
 Revenir à la raison ; Revenir. Venir...

Piste tracée à l'ongle –
 vingt-sept ans.

Tu voulais me dire mon visage
 comme on largue les amarres
 pour le *nulle part* jouissance.
 Tes mains sur mes hanches en restaient médusées.
 Nous – sur radeau avec une tunique pour unique voilage
 et un collier pour unique cordage.
 Chaque perle – à mon cou,
 chaque bague – à mes doigts
 comme happée.

J'ai trop de mal à te tenir tripes.

Tu dis *il faudra le désert.*
Dans le désert peut-être
Je saurais me souvenir de ton nom.

Ophélie Jaësan

Extrait de *La mer remblayée par le fracas des hommes.*
Cheyne Manier-Mellinette éditeur.
Prix de poésie de la Vocation
Fondation Marcel Bleustein-Blanchet

e-poésies Paul Couedel Je marche bien souvent
Entre deux riens
C'est là qu'il me reste
À voir l'insignifiant
Car je me nourris du pas grand-chose
L'éclat d'une flaque
Ou la juste finesse
D'une herbe folle

Qui dira l'intime reflet
De l'une dans l'autre ?

(extrait de «Mise à jour»)

Être cet enfant
Au regard émerveillé
Autant que désarmé

Sans ressources
Ni défenses
Ouvert à tout

L'éternité même suffira-t-elle
À mon étonnement ?

Paul Couedel

ils trouvèrent l'eau
assoupie entre deux poèmes

une lumière d'automne
aux fines chevilles
lasse de jouer seule
y venait s'iriser

un moineau se confondait
en solitude

ils trouvèrent l'eau
qui leur mordit la main

Denis Heudre

Des arbres

Je suis bien obligé de déambuler dans la rue pour me donner l'impression de vivre ; les gens ne me parlent guère alors que les arbres me sont si proches ! Dans ce parterre abandonné, au flanc d'un établissement partiellement désaffecté, des tiges d'herbe folle et têtue bondissent presque pour monter vers mon regard qui acclame ; à la lisière du square, tel arbuste adolescent fait de l'esbroufe parmi ces jeunes rappeurs qui passent en se dandinant. Ce palmier à huile est un rasta plein de coquette-rie ; il a piqué dans sa tignasse volante des grappes de fines dattes grises qui brillent dans la nuit sous les hauts lampadaires distants. Mais j'avoue que j'ai un faible pour les arbres grands, âgés et sages ; ils affichent des corps solides et musclés ; il sont prodigues de leur temps ; peut-être même se prennent-t-ils pour des monuments éternels ! J'ai en ville quelques spécimens de ficus qui me ravissent ! Passer sous leur vaste frondaison me donne un plaisir qui rachète toute la journée !

berrouho Ahmed

web www.lapageblanche.com **mail** contact@lapageblanche.com **direction de publication** Pierre Lamarque **direction de rédaction** Constantin Pricop **réalisation** Mickaël Lapouge **ont collaboré à ce numéro** Christophe Siébert + Marcos Winocur + Blandine Longre + Sarah P. Struve + Valery Oisteanu + Ophélie Jaésan + Paul Couedel + Denis Heudre + Ahmed Berrouho

dépôt légal : à parution / ISSN 1626-0295

©2007 la page blanche association loi 1901

la reproduction même partielle des articles et illustrations publiés par la page blanche est interdite sauf autorisation